

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

M'ENTENDS-TU.

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR

VÉRONIQUE BACHAND

JUN 2014

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

MERCIS

À ma grand-mère Marguerite qui a obstinément prié pendant trois ans.

Aux panseurs et aux patients de l'hôpital, auprès de qui j'ai mené le plus marquant des voyages. À Shiri d'avoir perçu dans mon désert un océan de larmes. À Magalie et Jasmine pour les détours par le Baobab.

À mon frère Guillaume pour le sac à dos.

À Adèle pour la présence aux points d'arrivée, de repères et de départ. À Sylviane et Jacques pour l'appartement breton. À Julien, Julie, Laura, Mónica, Véra, Sandra, Aaron et Tibari, personnages sans qui l'histoire n'aurait jamais été vraie. Aux mille et un inconnus rencontrés sur la mappemonde qui m'ont offert toits, repas, sourires et tasses de thé.

À Isabelle d'avoir attentivement suivi le cours de l'écriture dans tout ça.

Et à mes amis Marc-André, Kevin, Marie-Josée, Jasmine, Simon, Geneviève et Mathieu.
Vous êtes mes arbres.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	iv
M'ENTENDS-TU.	1
Hôpital	11
Mappemonde	33
Fil	97
Retour	113
BIBLIOGRAPHIE	132

RÉSUMÉ

Ce mémoire en création littéraire comprend, entrelacés, un récit et un essai qui correspondent respectivement au volet création et réflexion de mon mémoire. Interagissant sans cesse l'un sur l'autre, ils cheminent ensemble.

Au fil des cinq chapitres chronologiquement présentés, le texte relate l'expérience réalisée par une narratrice-écrivaine lors d'un séjour forcé à l'hôpital puis pendant un long périple sur la mappemonde, deux espaces-temps à travers lesquels elle mène la quête de son grand-père disparu ainsi que celle d'écrire l'histoire qu'elle est en train de vivre.

Le premier chapitre, sans titre, fait office de préface au récit et pose d'emblée la question de l'écriture de celui-ci. Dès les premières pages du chapitre suivant, *Hôpital*, le récit prend le dessus. L'histoire raconte, par une écriture poétique brute, le besoin d'expression intrinsèque ressenti par la narratrice. *Mappemonde* correspond à la partie principale du récit. Le périple entrepris par la narratrice-écrivaine s'amorce sur l'île* d'Ouessant (Bretagne, France). Plus il se déploie, plus l'histoire en mots se mue en une réflexion sur les questions de traversée du temps et de sauvegarde du présent. À l'écriture s'ajoute l'arrivée du dessin qui, progressivement, porte la création pendant que les mots servent de plus en plus l'essai en se penchant sur les problématiques du voyage, de la parole et de l'oubli. Le chapitre *Fil* pose le point d'arrivée du périple d'écriture. Celui-ci se déroule sur l'île de Carabane (Casamance, Sénégal) et illustre, d'image en image, la retraite de non-écriture que la narratrice-écrivaine décide de s'imposer en bout de parcours. Le *Retour*, en dernière partie, laisse toute la place à l'essai et marque la phase de retour à l'écriture et à la vie.

Mots clefs : création littéraire, maladie, voyage, désert, océan, île, parole, grand-père.

* Merci de prendre note que ce mémoire a été rédigé en se conformant à la nouvelle orthographe.

M'ENTENDS-TU.

*

Il y a d'écrasantes phobies. Des réflexes coriaces.
Partout du noir envahissant.

Et trop de voix qui se bousculent dedans mon corps.

*

C'est la mort que j'essaie d'enjamber.

*

Mes cheveux tombent.
Et je voudrais de longues nattes sur ma tête.
Pour être belle.
Dans une robe jaune.
Pouffant de larmes dans les grands vents.

*

Il me faut m'éloigner.
Partir immensément loin de moi.

*

Je pense.
À la fenêtre de Louise Warren.
Au jardin d'Antoine Emaz.

*

L'histoire doit se reprendre.

Ce qu'il me faut écrire est un rapatriement.

*

Je me rends.

Et pars à l'aube demain matin.

Avec six journaux noirs.

Quatre feutres rouges.

Comme seules armes à déployer.

*

Si un jour j'en ressors.

J'ignore dans quel décor je me trouverai.
Pour parvenir à respirer.

Lentement.

Sinon qu'au bout du monde. Là où les vagues et les sables virevoltent en dansant.

*

Sur la page de garde je trace les mots d'Hélène Dorion.

« L'âme rentre à la maison. »¹

¹ Hélène Dorion, *L'étreinte des vents*, Montréal, PUM, 2009, p. 133.

HÔPITAL

*

J'arrive absente. À vide et désaxée.

*

Il y a sur moi ce lourd silence qu'il me faut déshabiller.

Je vacille sur la balance.

L'angoisse au-dessous de mes pieds.

*

De hautes poutres en bois s'élèvent jusqu'au plafond.

Le large mur du centre est en briques.

Des points multicolores garnissent le divan jaune.

*

Ici est une attente. Une transition, entre le noir et le retour.

J'en ai pour six mois de voyage immobile.

*

J'aimerais m'attacher les pensées.
Me détendre les mains.

Je n'arrive pas à me parler.

*

J'écris.

Ressens et fixe.

Des tonnes et des tonnes de mutismes.

*

Il ne s'agit que d'ouvrir les lèvres.

Ou d'oser.

Dire.

Manger.

*

Il me faudrait crier.
Plus haut et plus fort.

Que la page.

*

J'ai faim.

*

Si je prenais la parole.
Je ne sais pas ce que j'en ferais.

*

J'ai chaud.

Enlève ma veste.

Me sens bouillir.

Pose mes doigts sur le papier.

Puis campe le mot fleur et le mot coquillage.

*

Je me dessine un long périple sous les paupières.

*

Je fais la liste de tout ce qui m'apaise.

Écrire ceci.

Je ne peux pas aller plus loin.

*

On me demande quel est le deuil que je mène.

Cette question s'imprime en moi comme un obscur mystère.

*

Je m'imagine que je grimpe sur les genoux de mon grand-père.

Pour guetter.

La reprise de l'histoire.

*

J'aimerais voir une étoile me verser une larme.
M'échapper dans la lune.

Danser.

Trouver un corps sur lequel me laisser tomber.

*

Je plie mes six journaux tachés de rouges.
Jette mes feutres asséchés.

*

« La petite cuillère des mots est froide. »²

Perdure en moi un manque de sens qui me tient affamée.

² Christian Bobin, *Souveraineté du vide. Lettres d'or*, Paris, Gallimard, 1995, p. 104.

*

Au tout dernier jour, j'ose appeler un pourquoi.

*

On me dit qu'il ne me reste plus qu'à avoir la foi.

*

Je passe le seuil.
Marche sur la chaîne de trottoir.

Et ose un petit saut à la papeterie.

MAPPEMONDE

*

Deux carnets vierges, un feutre rouge, quelques crayons de plomb. Mes bottines, un manteau pour les vents.

Et une photo de mon grand-père, pour exposer au monde entier que je cherche sa voix.

*

J'essaie d'écrire un livre qui s'adresse à toi.

*

« Je crois que, cet hiver encore, je vais prendre un grand bain de rose des vents. »³

³ Laure Morali, *La route des vents*, Rennes, La Part Commune, 2002, p. 45.

*

Plier bagage n'est pas une sensation forte.

C'est le dessein de le conter qui me donne le vertige.

*

L'histoire commence à tout instant.

*

Sur le papier j'en griffonne l'esquisse.

Aucune ligne ne redresse la beauté de ce phare, ni du soleil plongeant dans l'Atlantique.

*

Une balançoire frémit, une femme suspend un drap.
Deux volets s'ouvrent.

*

J'oublie.

Je transforme déjà.

*

Depuis le pont du bateau sur lequel je m'installe, la pointe finistérienne se laisse apercevoir à l'horizon.

*

À partir de l'île d'Ouessant, le fil de mon périple s'étale sur deux immenses continents et huit-mille kilomètres de route.

Au bout du trait il y a l'île de Carabane.

*

Je ne suis pas encore certaine que je te parle.

*

À Brest je n'attends ni demain ni l'étape suivante.

Je reste là, à palper les silences.

*

Un arc-en-ciel se pointe à la fenêtre.

« Je me demande ce qui manque à la vie quand la beauté traverse une seconde. Peut-être rien. »⁴

*

J'estompe, j'élague.

La ville, sa rade. Ses poissons et ses fromages. Le soleil gris du midi. Ses ports majestueusement vivants, ses grandes artères, ses étroits trottoirs et ses boulevards modestes entre l'école et le quartier populaire. L'appartement. La dureté du vide. Les mains des joueurs attablés dans les cafés, les coudes affaissés aux comptoirs des bars. Les places, les terrasses. L'absence d'amitié, marquante.

⁴ Christian Bobin, *Un assassin blanc comme neige*, Paris, Gallimard, 2011, p. 34.

*

Des autoroutes, des bretelles, des ronds-points.

Et la terre qui se déploie, au long de cet Atlantique suivi.

*

Cela m'ébranle de ne pas tout capter.

*

Présenter mon itinéraire me sert de réplique idéale à toute question existentielle. Je dis naturellement d'où je viens, où je vais. Je dis que je suis arrivée hier et que je quitterai demain.

*

Un conteur m'accompagne, des halles à la boulangerie. Du café chaud à la gare humide.

*

Je dis à tout bientôt. Je laisse une main toucher une côte, mon ventre, ma joue. Et je m'extirpe aussitôt, en un coup de vent.

*

Mon besoin d'avancer est une certitude invisible.

*

La clé de ce périple « ne peut être que devant moi, dans le mystère de ce monde où j'avance sans même être sûr qu'il existe »⁵.

⁵ Jacques Lacarrière, *Le pays sous l'écorce*, Paris, Seuil, 1980, p. 21.

*

Parmi des plumes et des cahiers, des croquis de voyages et des études d'archipels, des rires aux éclats et de sages réflexions, quelque part au milieu du salon coloré d'une jeune enseignante, je livre quelques morceaux de mon enfance de petite-fille et de mon adolescence tardive à l'hôpital.

Cet abandon m'est une euphorie.

*

Je prends plaisir à marcher, faire les courses. Suivre le littoral, cueillir quelques galets. M'arrêter et transcrire, cette cadence que je viens de ressentir.

*

Tout passe.
Saint-Nazaire, Ars-en-Ré.

Mes deux derniers déplacements se lisent comme de courtes ivresses.

*

La pluie martèle ma vitre embuée.

*

De Bordeaux à Antibes, je tourne le dos à l'océan afin de rejoindre, en bord de mer et de l'autre côté du pays, quelques belles amitiés.

Il faut que je reprenne un peu de souffle, en les laissant me guider.

*

Je vais là où le monde m'ouvre sa porte et m'invite à entrer, dans ses habitudes favorites et ses désirs d'évasion.

*

Le feu crépite. Quelques préparatifs de Noël se mettent en branle au sein d'une famille française.

*

D'ici je note le ciel rose du crépuscule. Les branches des platanes. Les hautes chaînes de trottoir bordant les avenues.

Et il me semble incroyable que ce jour si banal puisse sembler tout à coup magnifique, seulement parce que j'arrive à en extirper quelque chose qui me parle.

*

La lune éclaire l'arrivée de la nuit.

*

Ces pages deviennent une bête échappatoire de balivernes.

Je piétine au carnet.

« Continuer d'écrire, même lorsqu'on croit que l'écriture ne donnera aucune réponse, ne sera aucun chemin, telle est sans doute la pauvreté la plus grande, l'humilité la plus difficile. »⁶

*

La prochaine ville se présente, encore.

*

Le pire est de penser que je ne te trouverai jamais.

⁶ Yvon Rivard, *Personne n'est une île*, Montréal, Boréal, 2006, p. 140.

*

Je touche Marseille à l'heure où les enfants déchiquent leurs présents. L'auberge que je cherche porte une adresse que je n'arrive pas à repérer.

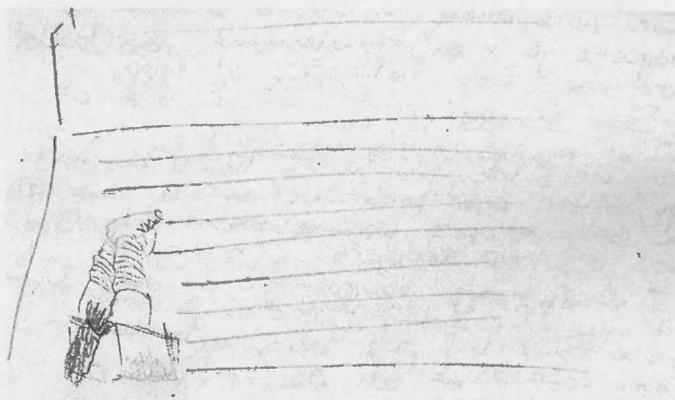
*

J'avance les paupières lourdes, les yeux brulants et le ventre noué.

*

Au sommet d'un culminant escalier bétonné, j'ai l'impression de me sentir immensément petite.

Spontanément, je tente de faire une esquisse. « Sur ma feuille ouverte comme une paume, un peu du réel vient se poser. »⁷



*

Dans les montagnes surplombant la mer, quelque part entre une gorgée d'eau et une bouchée de fromage, je m'entends formuler qu'il serait bon de prendre des vacances d'écriture.

Une brise remue cette courte ivresse.

*

Je respire, grand-papa.

⁷ Anne Le Maître, *Les bonheurs de l'aquarelle*, Paris, Transboréal, 2009, p. 55.

*

J'aime entendre du monde ses mauvais coups d'enfance, sa chanson fétiche, ses recettes familiales et sa toiture à réparer.

J'aime le monde qui se tient sur le seuil en disant, allez va.

*

Ils sont de plombs si pâles mes tracés, et si grises mes immensités, que mon feutre rouge m'est complètement inutile dans cette traversée de continents.

La seule idée de m'en débarrasser me cause pourtant un frisson.

Je ne suis pas prête à me sentir désarmée.

*

Mon décor barcelonais est composé d'une terrasse extérieure, d'un étroit corridor et d'une minuscule chambre sous un escalier. J'y fête, j'y bois. Danser dans ces territoires inconnus m'effraie et m'exalte à la fois.

J'écoute les mots que le conteur nazairien me tend doucement.

Je joue l'amante, l'étrangère. Je parle, porte à mes lèvres apéros, tapas et baisers que le monde me sert. Je ris devant les bouteilles, gambade en groupe dans les dédales des quartiers nocturnes. Ces nuits couvent des milliers d'heures que j'éveille, allonge et finis par laisser mourir de fatigue quand le ciel reprend ses lueurs.

C'est délicieux.

*

Depuis une banquette et une table à café auxquelles je me tiens accrochée, je m'affaire à conserver quelques bribes de mes six derniers jours de plaisirs.

Persiste cette peur viscérale de m'échapper, entre ma présence au monde et le report que j'en fais sur le papier.

*

Transportée par les rails, je m'entends répéter sans cesse les mêmes suspens.

*

Cette ligne n'a aucun sens.

*

Cheminant aux côtés d'un allié traducteur, je respecte mon désir d'écrire et de ne pas écrire, de parler ou de ne pas parler, comme cela vient.

Il accueille, confirme. Sourit.

J'admire cela en lui, cette confiance de se taire.

*

En arrivant je ressens le besoin de m'inscrire, banalement.

Dans ce village catalan, parmi une modeste famille. Malgré leur loyer couteux, les frontières culturelles compliquées, l'absence d'emploi et leurs désillusions sociales. Parmi les recueils de poésie, les rires de la fillette, les idéaux philosophés et les bouffées de fumée.

*

Des gens partout s'adonnent à cultiver leurs silences.

*

Infidèle devant cette grandiose beauté du matin, je figure à ma mesure les courbes de la mer, du ciel. Je recrée la terrasse, les toits, mon livre, ma tasse et moi.

*

J'essaie de croire en ce que j'invente.

*

Un peu de vagues. Quelques extraits de conversations espagnoles dans le wagon. Mes pieds surélevés par la banquette avant. Une, puis deux voiles sillonnant l'horizon.

Enfin, de l'air.

*

Je rêve de faire l'ange dans le sable. De balloter les jambes, les bras. Et de fermer les yeux en m'envolant.

*

Le jour se lève sur La Azohia. Le thé fume, le chat flâne. Cette joviale hôtesse raconte ses villes, ses voyages. Nous discutons de sa collection de bocaux de sables, de la nouvelle ondulation de mes cheveux, de fragrances de café, de nos lectures fétiches, de médias, de colères, de plaisirs, de vie et de survie.

*

L'enlignement d'un rayon, la pigmentation d'une couleur, la texture d'une pelure de pomme ou les grésillements des corvées matinales me rejoignent.

Je barbouille, elle jardine. J'entends le son de ses cailloux qu'elle place sur l'étagère.

La lenteur de la matinée donne le temps aux oiseaux de rejoindre cette page.



*

L'autobus emprunte les courbes, des voies qui mènent aux villages.

*

« Dans la plupart des vies, il n'y a rien d'extraordinaire. Simplement des maisons, des pas qui les relient. »⁸

*

Le sable, l'eau, l'air. Deux lignes, trois bandes d'horizon.
Et la route, au travers.

Je sais très bien ce que je suis.

⁸ Hélène Dorion, *Jours de sable*, Montréal, Leméac, 2002, p. 130.

*

La jeune illustratrice qui m'accueille me présente Malaga à travers ses canevas, pochades, sérigraphies et crayonnages.

*

Des façades d'immeubles, des rangées de fenêtres ainsi que de longues rampes de balcons, placées en arrière-plan d'un étalage grossier de coupes de vin et de tasses à café, se retrouvent ornées de motifs symétriques.

Je ne donne pas tout à la page. Je lève la tête, retiens un ou deux détails.

Et puis j'ose appliquer, en déformant.

*

C'est mon temps que je reconstruis. « Il me suffit de me pencher sur mon carnet, de tracer au crayon quelques repères pour [...] que s'arrêtent les pendules. »⁹

*

Il ne faut pas que je taise mon besoin de me ramener. Ici, à cette dernière gorgée refroidie. À l'homme près de la porte qui saisit son dernier morceau de pâtisserie, vide sa tasse et retient les pages de son journal qui s'envole.

Aux bruits de la machine à café, aux frottements du balai sur le plancher, à la chanson qui se conclut dans les cris d'un public enflammé, aux mots de la serveuse qui accélèrent et à la bouffée de cigarette que la cliente vient d'exhaler.

À ce carnet. À mes silences.

⁹ Anne Le Maître, *op. cit.*, p. 56.

*

J'avance. Devant ces traits qui s'accumulent je vois bien que j'avance.

*

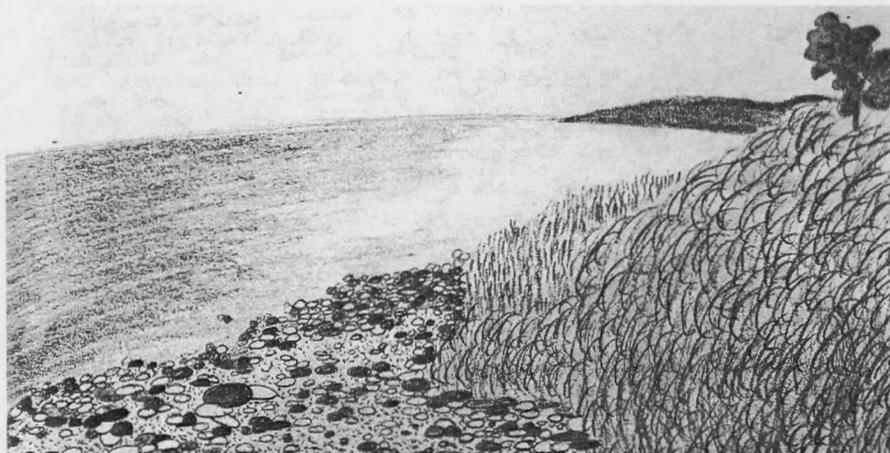
Je ne m'intéresse pas aux courbes migratoires, aux dialectes disparus, à l'absence de poubelles ou aux races particulières d'animaux. Ni militant convaincu, ni vétérinaire dévoué, ni linguiste expatrié n'apparaissent dans le périple que je persiste à raconter.

J'attends un sage, un songeur. Je voudrais siroter le thé avec un vieux bavard d'âme.

*

J'atteins cette dernière halte espagnole anxieuse et agitée. Troublée de ne pas pouvoir combler, ni même nommer le manque qui me ronge et me pourchasse. Je ne peux qu'appivoiser ce lieu, ses grandes lignes. Sa luminosité et ses ombrages.

L'horizon que je tire me situe.



*

D'Estepona j'ai envie de regarder la mer pendant des heures.

*

Je n'écris rien de la journée.

Cette phrase devient une bouée.

*

« Tout me demande du temps. Vivre le demande. Il se peut qu'un jour je sois centenaire et que je n'aie rien fini, pas fini. Écrire me ressemble, car la littérature est un délai, un retard sur ce qui va s'accomplir, sur ce qui va se faire. »¹⁰

¹⁰ Louise Warren, *Interroger l'intensité*, Montréal, TYPO, 2009, p. 17.

*

Le visage au hublot j'aperçois l'océan.

*

J'entre dans le détroit.

Il pleut au passage.

*

L'avant du navire dépasse le bout du rocher, puis le phare.

Je cherche des lignes comme des mots à suivre.

*

C'est le livre, le récit. C'est l'histoire qui chemine devant moi que j'écris.

*

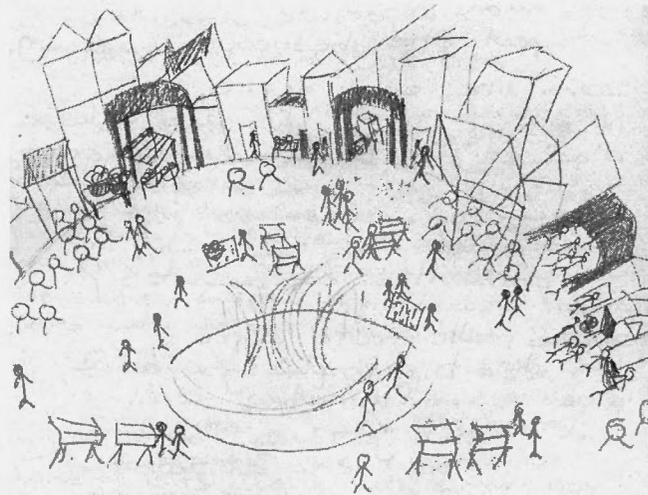
La cadence est paisible. Le silence du crayon est une couverture glissée sur mes pensées.

*

Mon deuxième continent jaillit.

*

À l'abri de l'averse, je passe tout mon après-midi à m'efforcer de dessiner cette place du marché.



*

Tanger m'intègre à l'Afrique.

Je lave mes quelques vêtements, survole une revue d'actualité locale, acquiers un téléphone portable. Je découvre mes variétés d'amandes favorites et j'achète une pleine boîte de clémentines à partager avec deux expatriées qui m'accueillent chez elles.

Doucement, je savoure « des bonheurs simples garants de complicités émouvantes »¹¹.

*

Au deuxième réveil, je reprends mon petit sac à dos.

Je repars en m'attelant à la tâche que moi-même je m'impose, rigoureuse. « Sans me poser la moindre question, je déroule de nouveau le fil de ma randonnée. »¹²

*

J'écris sans répit mon intention de me retrouver près de toi, grand-papa.

¹¹ Jean-Pierre Valentin, *Le murmure des dunes*, Paris, Transboréal, 2008, p. 38.

¹² Émeric Fisset, *L'ivresse de la marche*, Paris, Transboréal, 2009, p. 65.

*

Il m'est impossible de relater ces bouffées d'immensités que je prends, au cours des jours, fidèle à cet infini rivage.

*

Mes petits points usuels se répètent.

Une banquette, un rocher. Un quai, une table, quelques galets sur une page.

*

À quelques pas de moi se trouvent trois maisonnettes, dont deux d'entre elles sont liées par une corde à linge.

Le dessin que j'en fais sonne faux.

*

J'invente.

*

Le petit port d'Asilah. Son marché, ses fresques.

*

Un aviateur me raconte sa ligne, d'envols et d'horizons.

Entre nous défilent un aller-retour à la plage, plusieurs thés à la menthe, une copieuse assiette de crevettes, deux bières marocaines, une ascension maladroite des remparts et un décompte d'étoiles.

Il dit je l'aime ton histoire, avec son ciel en entier composé dans le regard.

*

Pour la première fois je m'entends formuler la fin de ce récit comme une possible arrivée. Je dis je rêve de rencontrer un vieux grand-père, auprès de qui je me conçois parler, rire et pleurer, des heures et des semaines durant.

Il sourit, se lève. Me fixe quelques instants. Et me sert un clin d'œil en disant, heureuse écriture à toi.

*

Les moments sont.

Et ne sont déjà plus.

*

Le train se charge de l'arrachement.

*

Je file sur ma mappemonde avec des tonnes de zones à éclairer.

Comme si le conte géant dont je me faisais présentement le récit, en le vivant, abritait mille passages à mettre au jour, en les nommant.

C'est long.

Il faut sans cesse que je parle, chaque filon qui pourrait se révéler.

*

Et j'exagère.

Je veux m'offrir à lire la meilleure vie possible.

*

Des moutons.

Toute la lenteur du monde.

Et un seul homme, qui « pousse devant lui le troupeau de ses pensées »¹³.

*

Tracer devient à Rabat un salut quotidien. Pendant des secondes qui s'étirent en minutes, j'aime poser mes yeux sur la racine d'un arbre ou le pétale d'une fleur.

C'est de cela dont il témoigne de plus en plus, mon carnet. « De ce que, par-delà la futilité du geste, l'acte a d'essentiel. Dessiner. Sauver l'instant. »¹⁴

¹³ Christian Bobin, *Une petite robe de fête*, Paris, Gallimard, 1991, p. 53.

¹⁴ Anne Le Maître, *op. cit.*, p. 75.

*

Entre retenue et audace, c'est la route seule que je tiens.

*

D'ici, l'île de Carabane m'appelle comme le murmure d'un monde reclus et oublié.
Comme une pépite de terre juste assez grande pour me permettre d'arriver quelque part.

Je vois au loin cet espace comme une île de temps sur laquelle me fixer.

*

À El Jadida, dans le salon d'une grand-mère entourée d'une dizaine de gamines, la maman me demande, elle te manque ta famille n'est-ce pas.

Je répète.

C'est mon grand-père que je cherche.

*

C'est une étrange alternance de pas légers et agités qui cadence mes allers.

*

J'avoue. J'ai hâte de me poser après le dernier point de cette histoire.

Par besoin de pousser « mon retrait jusqu'à m'abstraire de l'écriture elle-même pendant plusieurs semaines, s'il le faut. Créer l'ennui, créer la nécessité de renouer avec ce silence. »¹⁵

¹⁵ Louise Warren, *Apparitions. Inventaire de l'atelier*, Montréal, Nota Bene, 2012, p. 81.

*

Un vieux chamelier me conduit au bout de la médina, dans un petit atelier.

*

À ce peintre je dis, la couleur me fait peur. Je dis je préfère m'accrocher au support de mon propre carnet.

J'évoque mon grand-père, mon voyage et Carabane attendue. J'explique toute mon ignorance face à la peinture qu'il me charme d'approcher.

Il répond, méconnaître et douter c'est bien mieux, installe-toi comme tu veux et puis prends, les pastels et l'acrylique, la gouache et l'aquarelle, cette pile de papiers et le carton, haut et large, que je pourrai trancher pour ton petit bagage. Il précise tu te poses tu dessines et tu peins, deux jours ou un an si tu veux.

*

Je ne peux m'empêcher d'accourir à la page. C'est un réflexe dont je n'ai jamais appris à me priver.

« Telle est la proposition du carnet de voyage. Une façon d'être au monde. »¹⁶

*

Assise au pas de la porte de l'atelier, mon regard vagabonde entre le sol rocailleux, les paniers en osier, les babioles en bois et le ciel bleu.

Sur le seuil s'installe cette impression que rien n'est encore commencé.

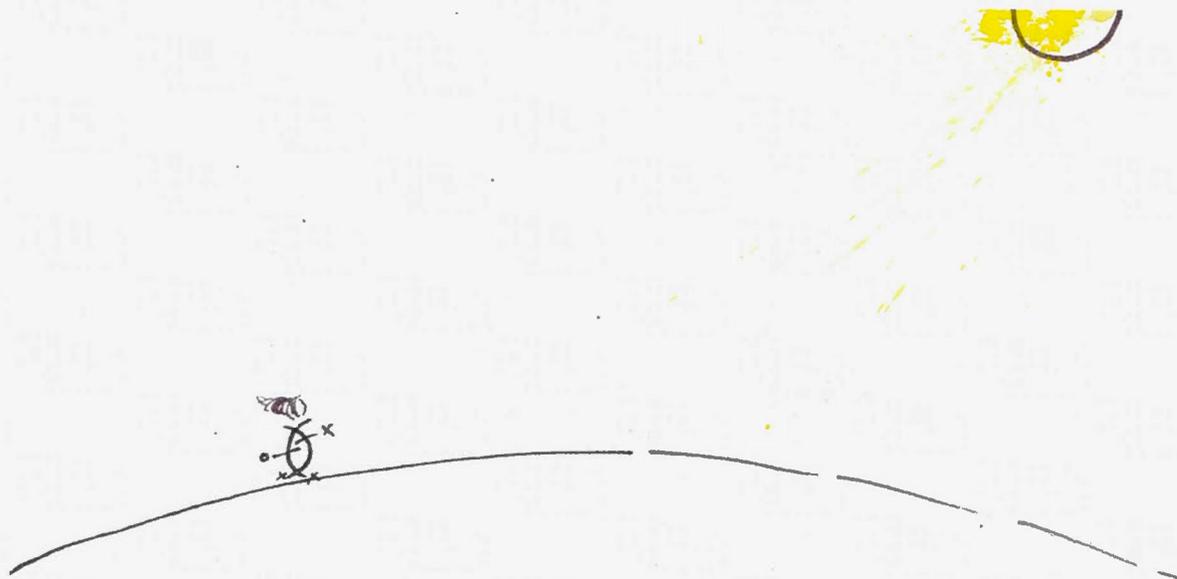


¹⁶ Anne Le Maître, *op. cit.*, p. 13.

*

J'écris. Je dessine et je peins maintenant.









*

Le peintre prend soin de la fraîcheur de l'eau, me verse de temps à autre un petit verre de vin rouge très sec. Et s'assure constamment que mes manœuvres sont audacieuses.

*

L'instrument ne touche pas le support. Du pinceau à la feuille la couleur passe à vide, au hasard.

Je fais de l'air. Je m'assure que le langage m'échappe.

Cela ressemble à un peu de lumière, fabriquée aux côtés d'un veilleur d'inconnu.

*

Essaouira se présente comme une inépuisable réserve à tableaux.

*

Je trace le haut du muret bétonné sur lequel je suis accoudée. Je profile mon verre, les glaçons. Je colore le jus, ajoute une paille de travers. M'emparer d'une telle gorgée est une exaltation.



Je reproduis ensuite le kiosque à fruits fraîchement pressés, avec le bleu et le blanc des planches ainsi que le jaune, l'orangé et le rose des citrons, oranges et pamplemousses soigneusement empilés.

*

Je ne prends rien des regards scrutateurs que l'on me porte, des enfants qui mendient ou de la pauvreté qui se négocie un dirham à la fois.

L'unique vérité, c'est que je cherche à « rapporter du temps de cette lenteur »¹⁷.

¹⁷ Louise Warren, *op. cit.*, p. 105.

*

L'Atlantique m'orienté. Il confirme que je garde le cap, du nord au sud, sans dévier.

*

Je me déplaçais à Agadir, moderne et balnéaire, dans laquelle je ne trouve rien d'autre à faire que d'acheter un taille-crayon au marché d'un quartier excentré.

*

Cette longue ligne me garde accaparée à une infinie solitude. Il n'y a que moi dans cette histoire que j'encercle, contourne et précise sans cesse.

Je peux passer trois jours à écrire la même phrase.

*

J'affine.

*

De ce périple j'ignore encore en quoi réside la véritable prouesse entretenue. Je dis Ouessant, Carabane, novembre et mai et ainsi je confirme, la longueur comme la durée du fil. Je dis je suis seule, je dis je cherche mon grand-père, je dis je ne comprends pas trop, je dis le silence qui me berce et les paroles qui me rassurent. Parfois aussi, je dis l'incroyable valeur de ma vie revenue. Je dis ceci est un périple d'écriture.

Et je répète.

*

Ce récit pourrait être une très, très longue lettre.

Grand-papa est-ce vraiment tout à toi, cette adresse.

*

Un « vertige horizontal anéantit la perception, l'immensité infinie annihile le discernement »¹⁸. Le paysage m'enivre.

Ni impatiente ni emballée, je regarde.

La pénombre, ce thé sucré. « Une poignée de minutes, une parcelle de la surface terrestre. »¹⁹

*

J'écoute battre le pouls du présent, par délicates secousses d'instant.

¹⁸ Jean-Pierre Valentin, *op. cit.*, p. 69.

¹⁹ Anne Le Maître, *op. cit.*, p. 69.

*

Au bout du chemin qui traverse le village, le désert semble venir enlacer l'océan.

Tarfaya se présente comme un enchantement.

*

Écrire sur cette seconde précise relève à peu près de l'impossible, mais je saisis l'occasion d'essayer de m'acharner.

J'ai une roche sur laquelle m'asseoir et une autre, plus petite, dont l'inclinaison me permet de poser mes deux pieds. Les grains de sable collent entre ma main et la page, des gamins gravitent autour de moi, ma gomme à effacer est déposée précaire sur une de mes deux chaussures et des dizaines de mouches me chatouillent le bas des jambes.

Il n'y a ni table ni fenêtre, mais je me sais présente au monde en le traçant, en le donnant.

J'arrive très bien à me retirer.

*

Une dame, toute voilée de légèretés roses et blanches, se tient pensive sur le banc à ma droite. Les enfants, pieds nus et couverts de laines usées, se chamaillent sur la plage et, au loin, des marcheurs semblent disparaître dans la lumière diffusée par le soleil couchant.

Je ne capte rien de tout ça. Mon dessin ne montre que deux surfaces, d'eau et de sable.

*

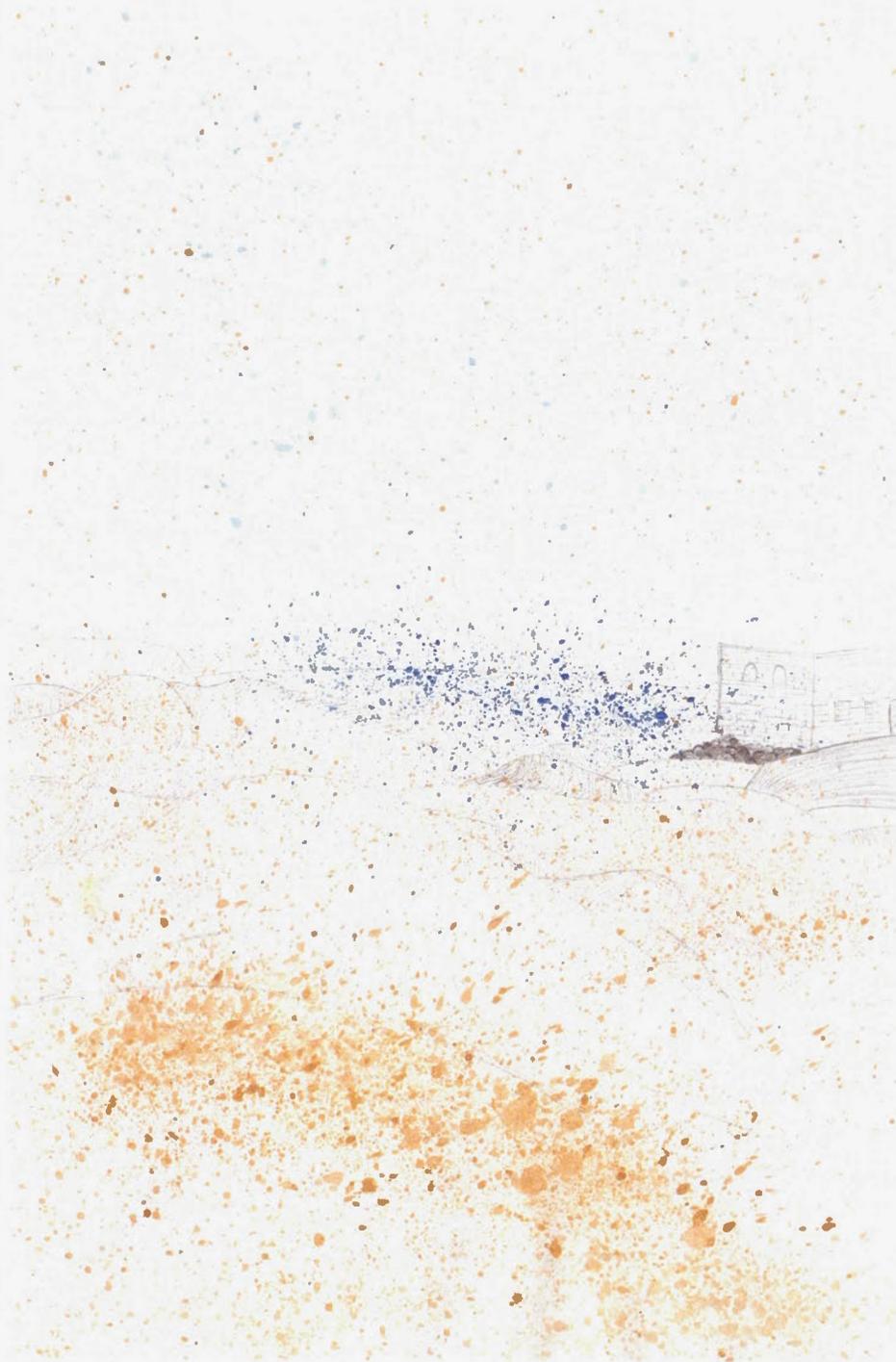
« Une fois revenue à ma chambre, je touche à peine à mon carnet de voyage. Noter serait trahir, amoindrir la beauté des lieux. »²⁰

Je remplis une bouteille et un seau, prends une douche. Flâne au marché de tissus, remplis mon sac d'un pain rond et de quelques fruits frais. Salue l'aubergiste, vide mes souliers avant de rentrer.

²⁰ Madeleine Ouellette-Michalska, *Imaginaire sans frontières*, Montréal, XYZ, 2010, p. 128.

*

J'étire le temps.



*

Je repousse mon départ de cette charmante communauté. On dirait que je m'attache. « Ce qui compte, c'est le rythme avec lequel alternent, à chaque étape, l'envie de rester et celle de repartir. Comme un balancement. »²¹

*

Sous ces nuages denses qu'aucun rayon ne transperce, le café noir que l'on me sert sur la terrasse est si court que j'oublie d'en profiter.

Dans sa longue tunique bleu-gris, cet homme est magnifique. Son dos, un peu courbé, témoigne d'une certaine raideur, tandis que ses épaules semblent se laisser abandonner à la fatigue, au rire et à la sérénité. Je n'arrive pas à révéler la force de son regard.

*

« Le carnet sur les genoux en guise d'alibi »²², écrire cet instant me sert à me mettre en veille. Je recule ma chaise et je m'affaire, sans m'empêcher de lever fréquemment le visage.

Ainsi je crée, plutôt que de calquer comme j'ai l'air de le faire.

*

La porte et le tiroir du kiosque, ouverts, débordent de sachets de mouchoirs, de paquets de cigarettes entamés et de boîtes à bonbons emballés à l'unité.

Il y a les commentaires du match de foot, probablement en arabe mais peut-être en berbère. Le chariot de vaisselle du vendeur ambulancier sème sur son passage des cliquetis de verre, d'aluminium et de porcelaine. Des grincements de chaînes de vélo se perçoivent pendant les accalmies que laisse le vrombissement des moteurs de voitures, de camions et de motocyclettes traversant la place. Des semelles de plastique frottent l'asphalte, un craquement d'allumette surgit, un verre de thé se dépose sur la table. Un homme dirige son chameau, un bonjour retentit, de la monnaie passe d'une main à une autre et, en provenance de la télévision ouverte à l'intérieur du café, la voix de l'animateur accélère tout à coup.

N'apparaît de tout ça que ce kiosque, vide et seul, reproduit par mes pauvres moyens. La page reste silencieuse.

²¹ Patrick Manoukian, *Le temps du voyage*, Paris, Transboréal, 2011, p. 31.

²² Anne Le Maître, *op. cit.*, p. 28.

*

Seule et mobile dans mon calendrier, tronquer ou prolonger mes séjours reste toujours possible.

Mais je n'ai jamais le choix.

La route impose ses propres arrachements, par nature.

*

J'accours au chemin, pour vérifier si un autobus se dirige vers le sud prochainement. Je dis que je reviens dans une heure et je me surprends là, coincée sur un siège qui ne s'abaisse pas, les cuisses contre le dos d'un fauteuil déchiré, la tête inclinée et les yeux grands ouverts, à contempler des heures durant ce littoral infini.

« Là est la clé de ma fascination : aller au-devant du néant et, miraculeusement, le remplir – d'un puits, d'une rencontre, d'un espoir. »²³

*

Il me semble rejoindre un calme immuable. Un vide incommensurable. « Je parle du vrai silence, du silence solidement établi, serein, sur lequel aucune menace ne pèse. »²⁴

Il n'y a rien.

L'eau touche le sable et ensemble ils s'allongent, en progressant sur des milliers de kilomètres de béantes immobilités.

C'est ce rien qui me porte. J'ai besoin de me sentir ainsi. De me sentir « soutenue par le silence »²⁵.

*

Ce que je fais n'est pas extraordinaire. Il n'y a pas d'arabesque, pas de figure rocambolesque dans ma démarche. L'incroyable n'est que d'avancer, si longuement précaire et si doucement effrayée.

²³ Jean-Pierre Valentin, *op. cit.*, p. 11.

²⁴ Jean-Michel Delacomptée, *Petit éloge des amoureux du silence*, Paris, Gallimard, 2011, p. 15.

²⁵ Louise Warren, *op. cit.*, p. 43

*

Une longue escale s'impose dans la ville de Dakhla, située à la pointe d'une péninsule.

La guerre fait rage aux alentours. Je m'offre une semaine pour espérer une voiture qui oserait traverser mon prochain pays.

*

Je prends le thé au restaurant des nomades, je flâne dans le quartier des commerçants. J'attrape les dires des trafiquants, des chauffeurs et des migrants. Je n'écoute pas les voyageurs qui précipitent leurs remontées. Quand je croise un soldat ou un sergent, je salue machinalement.

Vaut mieux ne raconter à personne d'où je viens, où je vais. Je n'offre mon regard qu'à l'océan.

*

Il me vient à l'esprit de tout arrêter. Pour remonter, l'Atlantique à ma gauche et Ouessant devant moi.

Je forme une ruelle de pierres brisées, quelques arbustes, deux fleurs. Un peu d'écume, des éparpillements de sables. Et, aussitôt, je m'apaise.



*

Je le fais pour l'histoire, le projet.

Et continue d'attendre l'instinct, le hasard. D'attendre de retrouver le cœur de ces terres arides, porteuses de toute « l'espérance que fait naître le vide »²⁶.

²⁶ Jean-Pierre Valentin, *op. cit.*, p. 11.

*

À l'aube, une occasion se présente. J'enfouis mes deux carnets dans mes rares pièces de vêtements, enroule mon grand foulard touareg.

*

J'ai plusieurs litres d'eau, un sachet de dattes, des gâteaux secs. Un visa appliqué sur une page de passeport et un numéro de téléphone à composer en arrivant ce soir.

La route est jouable, sans trop de danger.

*

Entre la sortie du Sahara occidental et l'entrée en Mauritanie, il y a douze kilomètres de dunes non balisées à couper le souffle.

*

C'est « le plein déploiement du temps »²⁷ que je talonne.

Jusqu'à me rendre. Plus loin encore s'il le fallait.

*

Je m'imagine qu'au bout du fil il y a un arbre comme dernière image.

²⁷ Anne Le Maître, *op. cit.*, p. 19.

*

Il fait chaud.

J'apprivoise un nouveau groupe d'amis, visite des studios et galeries, joue avec les enfants. Répète les allers-retours à la plage, au centre-ville et au marché.

Souvent je m'assois sur le bord du goudron pour m'offrir de grandes gorgées d'eau, de l'ombre et quelques lignes de mots.

Le nez dans ces pages, j'ai mon petit oasis de paix.

*

D'un coup, entre une occupation et une autre, mon corps m'abandonne. Mon ventre gonfle, mes nerfs se glacent et mes muscles s'affaissent.

*

Il était question d'une ou deux nuits de passage à Nouakchott. Profitant du réconfort que m'apporte une routine familiale, je décide de rester plus longtemps que prévu.

Et j'allonge ainsi la durée qu'il me reste à parcourir avant de me retirer sur Carabane.

*

Des heures et des jours durant, je reste dans la cour intérieure. Le temps de recouvrer quelques forces, le jardin s'inscrit en détails dans mon carnet.

Je ne fais ni les bonnes formes ni les bonnes proportions, de feuilles et de branchages. Ce que je dépeins n'est pas du tout identifiable.

*

Après une semaine de repos forcé, la fin de mon court visa me force à repartir avant la nuit.

La fièvre sous la peau et l'estomac à l'envers, j'achète une banane et une boisson pétillante.

*

Assise dans un taxi collectif bondé, les épaules courbées, le cou cassé, la tête croche et les pieds coincés sous la banquette, cette chaude route m'interpelle.

Malgré ces conditions, l'envie persiste de transcrire quelques soubresauts de pensées.

*

Apparaissent des tentes, des cabanes.

Quelques repères qui restent condamnés à la brièveté.

*

Entre la douane de sortie de la Mauritanie et celle d'entrée au Sénégal, je griffonne le ferry chambranlant qui fait office de navette de part et d'autre du fleuve étroit.

Je n'ai rien d'autre à faire que d'être là, en attendant d'arriver.

*

La voiture quitte Rosso.

*

Deux, trois arbres.
Des infinies plages désertes.

Et puis des baobabs, de plus en plus populeux.

*

J'extirpe un plomb et le carnet.

Mes lignes de mots se bousculent à l'entrée de mon dernier pays.

*

Six bouts de métal, unealebasse. Et l'impression d'avoir trouvé.

Une boîte à sons comme une bribe de nature à pianoter, au pied d'un arbre en regardant les soleils s'abaisser.

*

Préoccupée par la fin imminente du périple, j'essaie de modérer mes propos.

Pourchassée par « la menace d'une perte qui est dans la nature de l'oubli »²⁸, mon premier jour à Saint-Louis s'illustre dans mon carnet par une succession d'images comme par une succession de scènes.



*

Je censure le désintérêt, des anicroches qui me tiennent occupée des heures entières à la recherche d'un guichet fonctionnel, de monnaie, d'une carte d'appel et d'une manière de rejoindre ma banque.

Je figure le fleuve, la rue des arts, trois musiciens, des tambours.



²⁸ Bernard Noël, *Le livre de l'oubli*, Paris, P.O.L, 2012, p. 56.

*

Prendre la route, c'est l'extase du pas sur la ligne. M'abriter dans une ville ou un village, c'est m'offrir une pause au cœur même de la trajectoire, sans mouvement apparent, pendant que mon corps prépare son prochain élan.

Sur mon fil, je n'habite nulle part. Je me projette au bout, en me retenant d'arriver.

*

Je me retrouve dans un espace qui ressemble à un grand terrain de jeu. Il y a une cabane juchée sur un arbre, qui suspend une balançoire de bois et de cordages.

Il y a de l'eau à quelques pas, la Langue de Barbarie accessible en pirogue seulement et puis tout l'océan, caché derrière cette longue et mince parcelle de terre.

*

Mon territoire est une case blanche et rose planquée à côté d'un hamac. Les plombs, la gomme, le carnet, le pinceau et les crayons aquarelles garnissent la table bancale. Mes vêtements s'empilent sur une planchette suspendue par trois clous. Les quatre murs couvent mes dissonances, et le lit campe dans une pièce où personne d'autre ne dort. Je m'allonge tôt, me lève tard.

*

Je manipule mon histoire, façonne ma réalité.

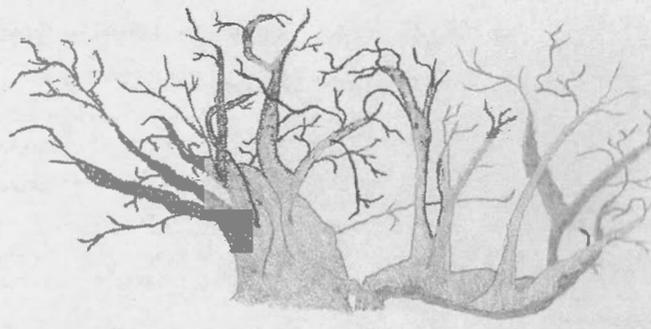
Je m'adapte.

*

Prendre la page pour le monde est complexe. « Il ne s'agit que de trois gouttes d'eau sur une feuille de papier, quelques pigments, deux traits de crayon. Mais il y a cette manière de court-circuiter l'intellect afin de mieux s'adresser aux sens. »²⁹

Un minuscule branchage à la fois, je transpose en scrutant du regard ce sommet d'arbre épuré.

Ses doigts écartés comme des mains grandes ouvertes.



²⁹ Anne Le Maître, *op. cit.*, p. 32.

*

Les secousses de la voiture rendent ardu le travail au carnet.

*

Tracer et colorer comme je ne l'ai jamais fait jusqu'ici. Pianoter, encore et davantage, jusqu'à en inventer des mélodies qui arriveront à me bercer. Détenir cette liberté d'aller et de venir au village, pour acheter le pain et le fromage en triangle, jouer avec les enfants et discuter avec les femmes. Parler. Dire que je suis arrivée et répéter, comment va la journée. Prendre des bains de soleil, marcher sur la plage et dériver en pirogue sur l'eau calme. Contempler des heures l'océan, au loin.

Trouver un arbre, le dire mien.

Fixer le point final me garde équilibrée.

*

J'arrêterai très bientôt de t'écrire, grand-papa.

*

Dakar est irritante. Explosive et perçante.

*

Les jours s'écoulent, en toute banalité de tissu jaune à dénicher, d'une robe à faire tailler, d'anciens amis à saluer, d'enveloppes à poster ou d'un dimanche de crêpes à concocter. Banalement, je m'organise.

Pour arriver, bientôt.

*

Il y a des camions puants et des gros bols métalliques, des étagères de légumes et des seaux de poissons, du rouge et de l'orangé, des papiers et des métaux, du brun, du noir, des pelures, des peaux et des tonnes de plastiques.



*

Le monde s'approche. M'effleure.

*

Je ne parle ni breton ni catalan, ni espagnol ni arabe, ni wolof ni diola.

Je survole quelques coins de pays en écoutant les plis sous les yeux et la brillance des pupilles. En regardant les lèvres nerveuses et le rythme des muscles, des paumes jusqu'au bout des doigts, ouverts, qui me prennent par la main en disant entre, assieds-toi.

*

Partout je passe.

En patientant le thé comme réponse universelle.

*

Il y a de ces instants où l'écriture me sauve, me berce, m'envole. C'est à cela que je m'accroche. Au redressement comme à l'élévation.

Et c'est exactement de cette pratique dont je choisis de me priver, pour quatre ou cinq semaines.

*

J'essaierai de vivre jusqu'à ce que j'arrive à clore l'histoire.

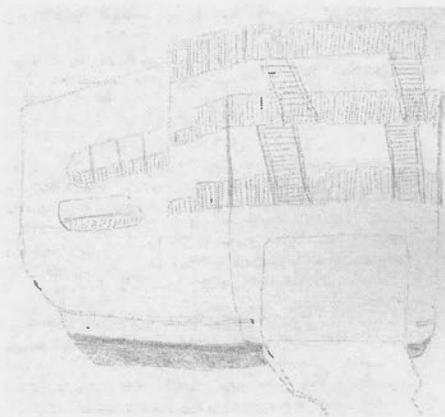
*

Il ne me reste plus qu'à attendre la levée des ancrés.

*

Le quai, la file d'attente. Les cordages et les drapeaux sont mes dernières figures.

Je m'acharne à des mots qui ne sont déjà plus nécessaires.



*

Et je cesse même de te chercher.
Je ne t'ai jamais trouvé.

C'est seulement cela que j'aurai pu conter.

*

Je suis sur le pont. Sur le bateau. Sur l'océan.

Il me reste le soir, la nuit et l'aube pour tracer les dernières lignes de mots du voyage.

Et pour m'en extirper.

*

La suite, elle ne t'appartient pas.

*

Je ne peux plus relater que l'absence d'écriture à venir.

*

Il vente.

Ce qui vient à moi n'est que la banalité affligeante des instants qui s'effacent.

*

M'entends-tu. M'entends-tu m'en aller.

*

On vient de me faire signe de surveiller l'arrivée de la pirogue devant l'immense fromager d'Elinkine.

Il vaut peut-être mieux que je ne sache pas, le nombre de secondes qu'il me reste avant ces trente-trois jours de retraite.

*

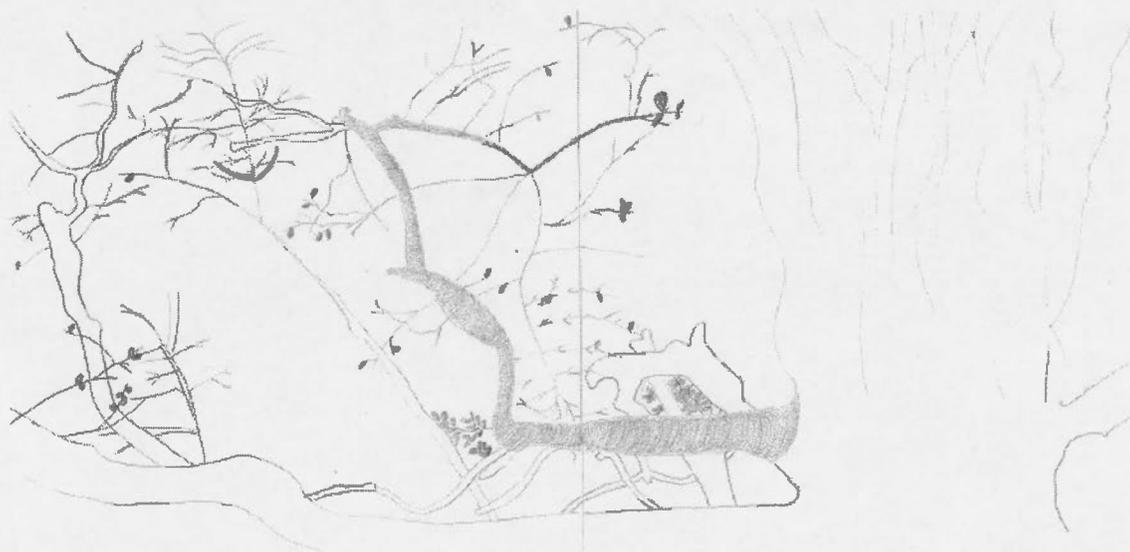
J'arrive.

J'arrive sur Carabane en disant, je viens tout juste d'arrêter d'écrire.

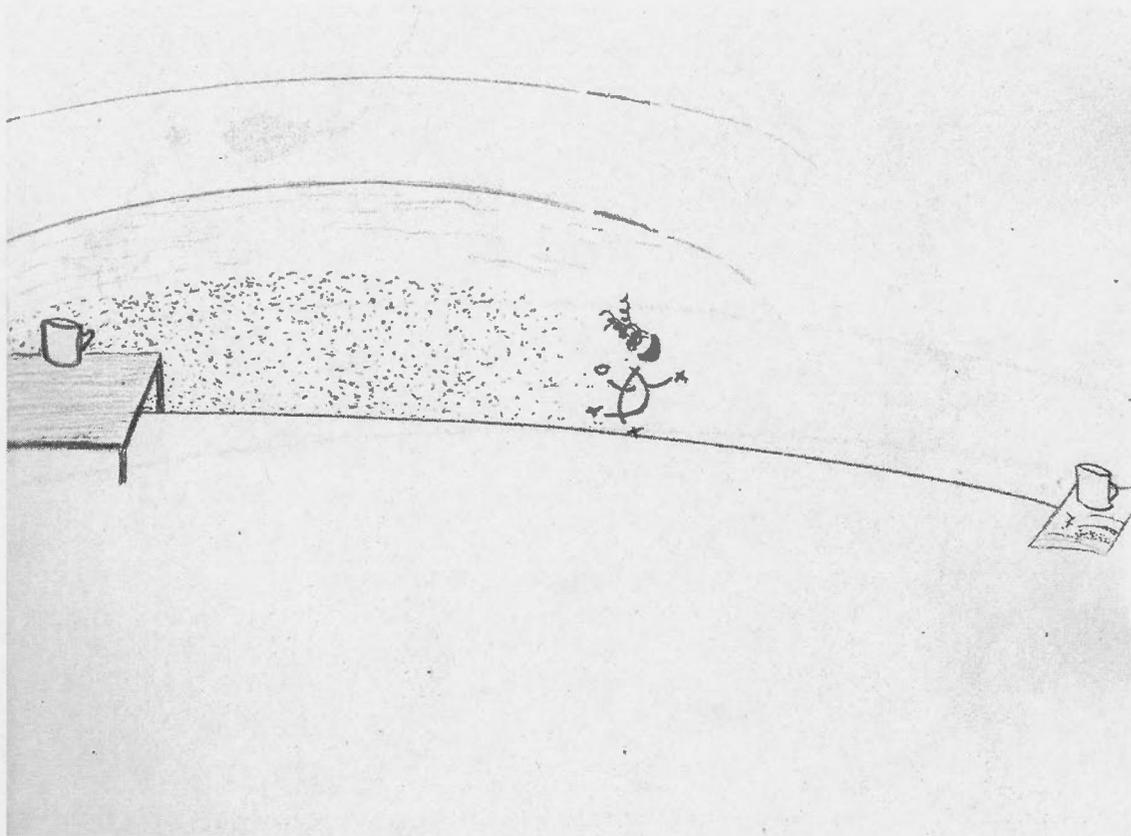
*

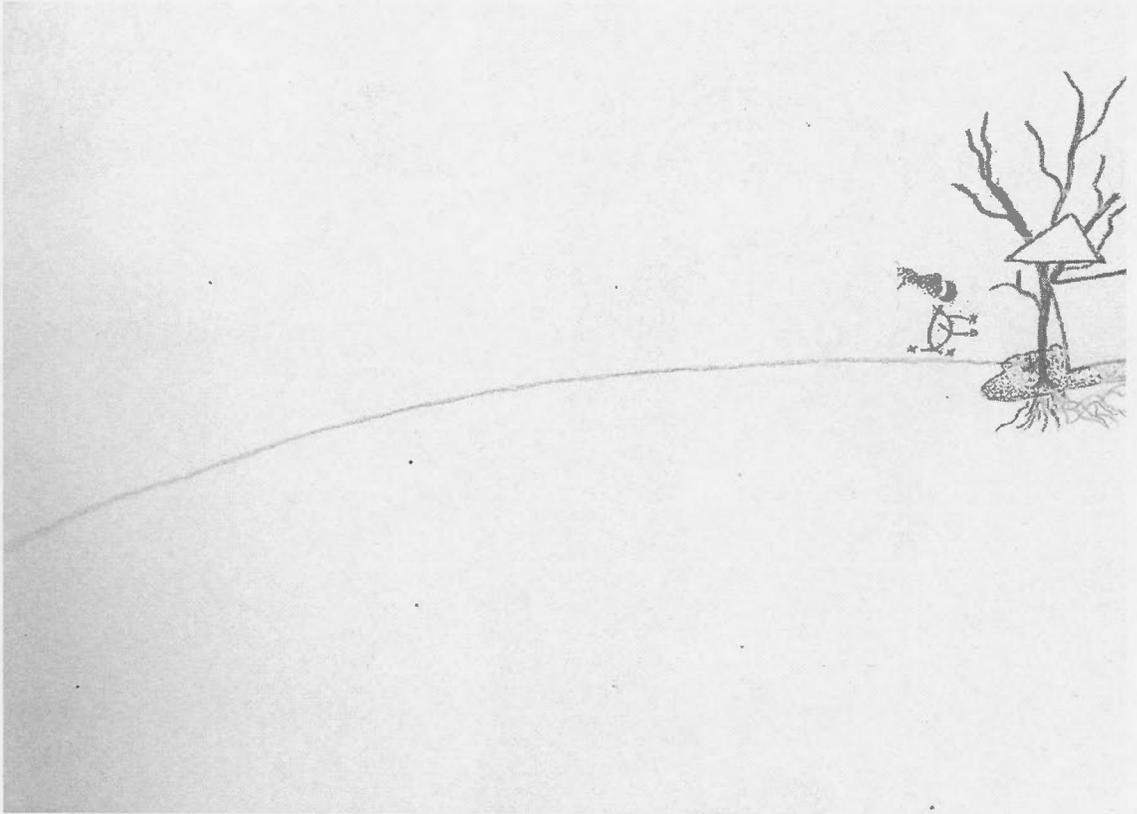
Pour tuer le temps, je m'acharne à tracer ces milliers d'embranchements.

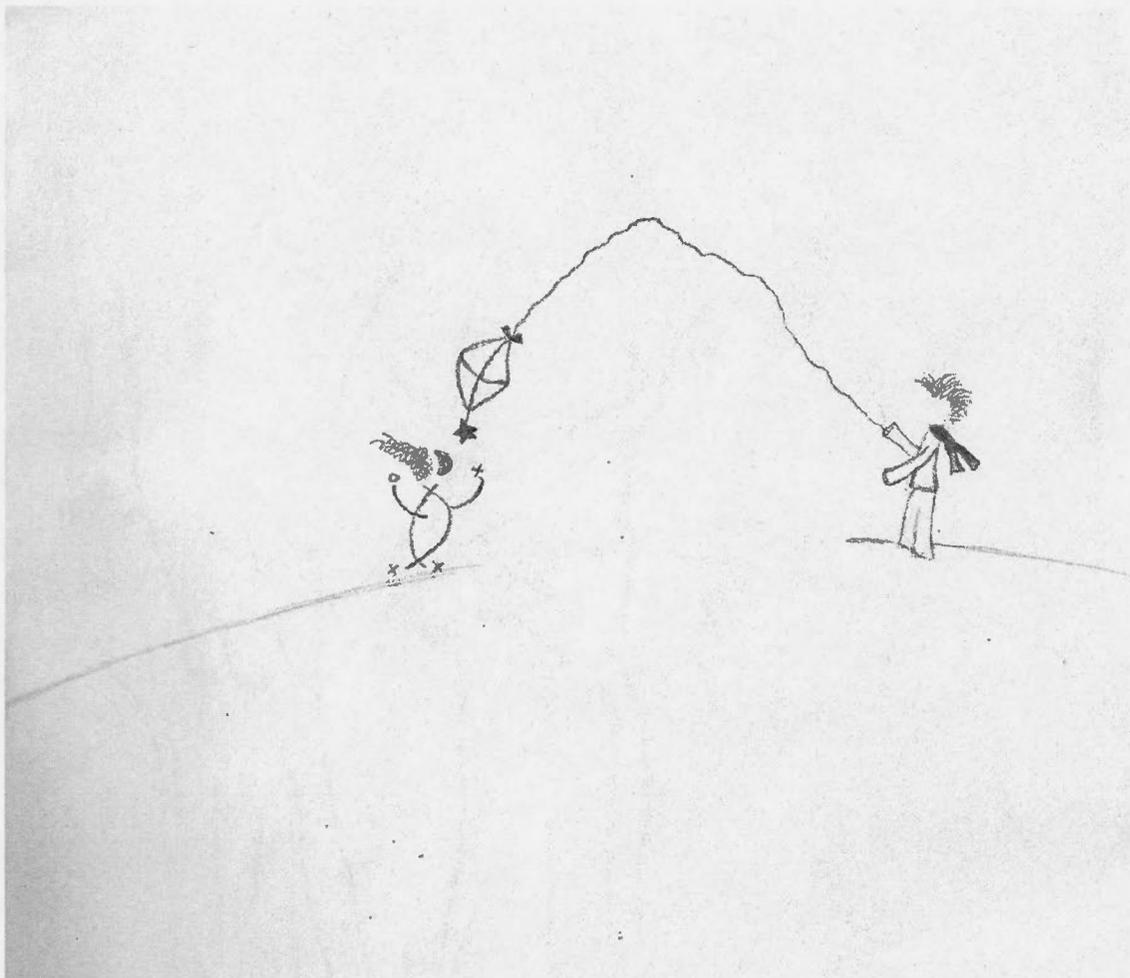
Cet arbre est tellement immense qu'il restera inachevé.



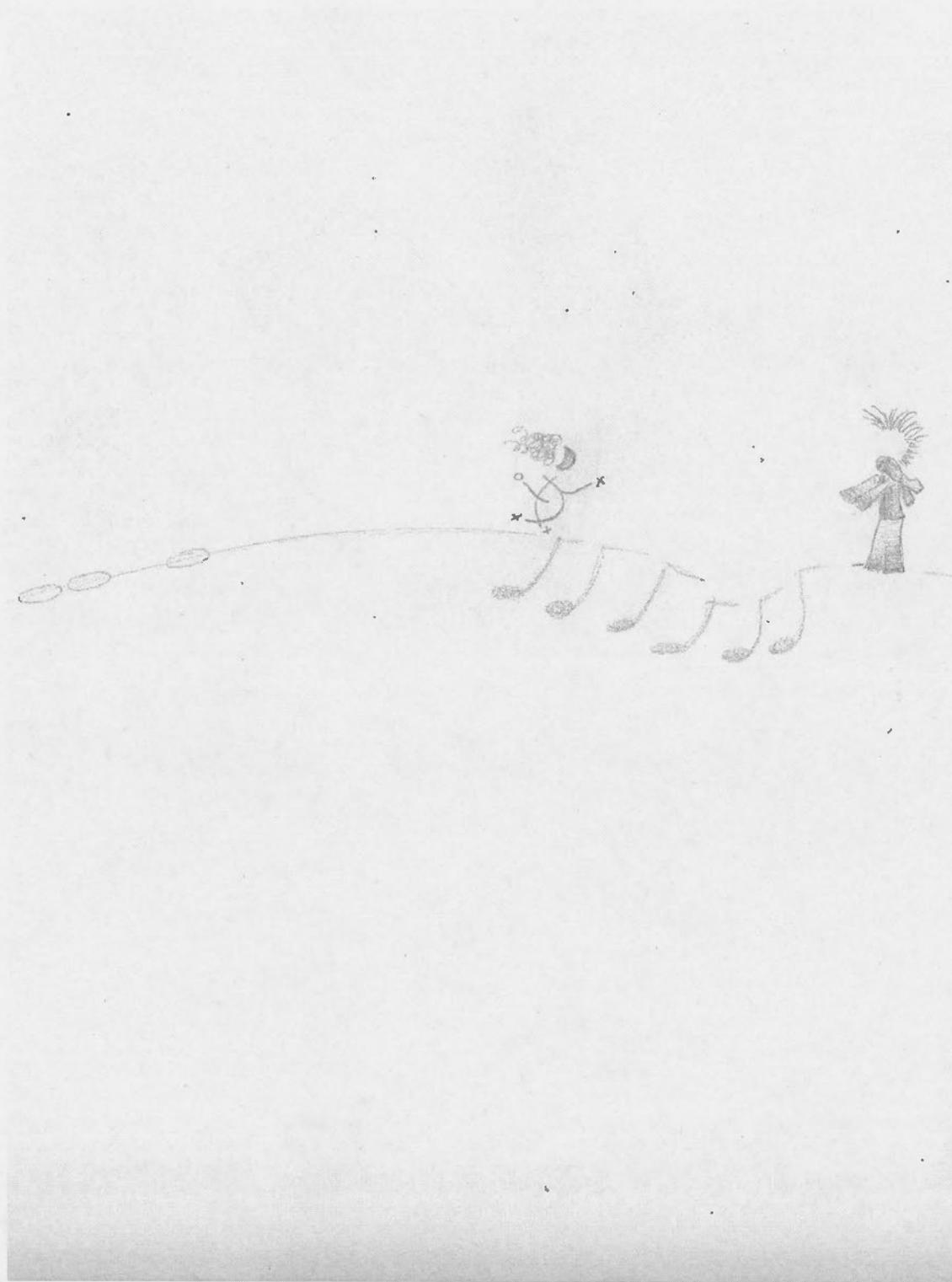
FIL

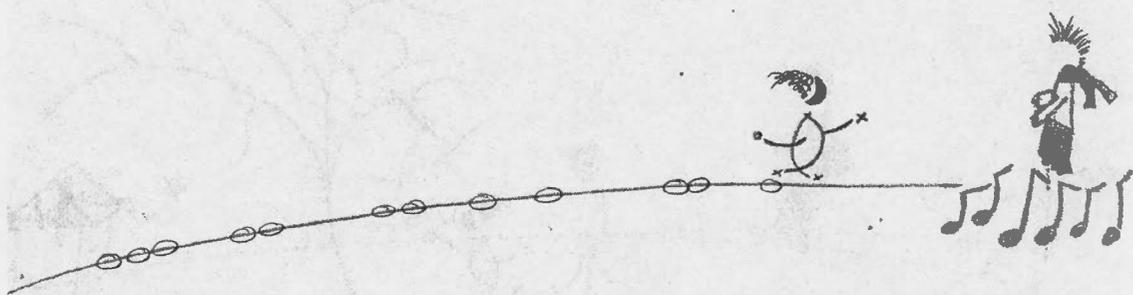






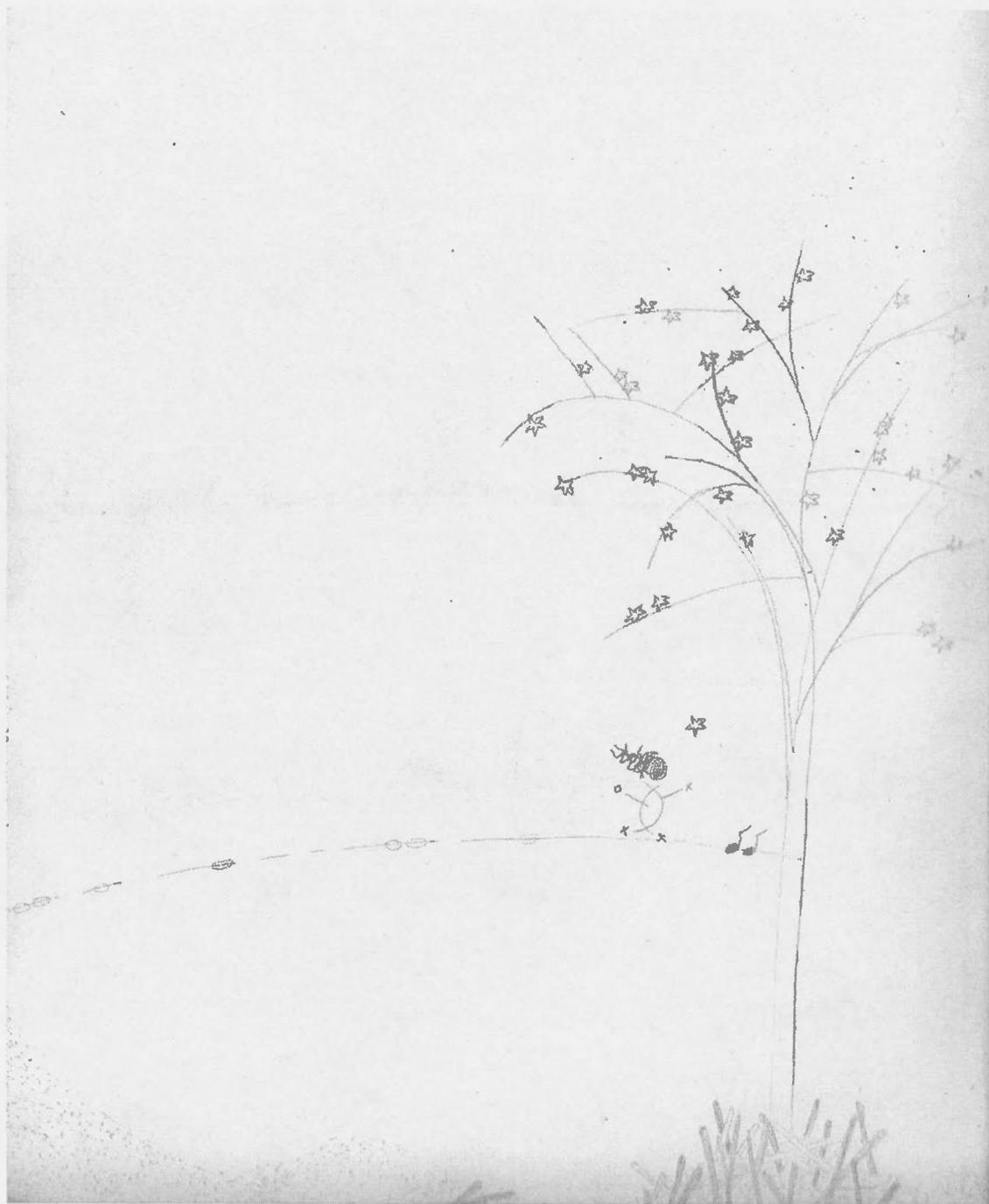


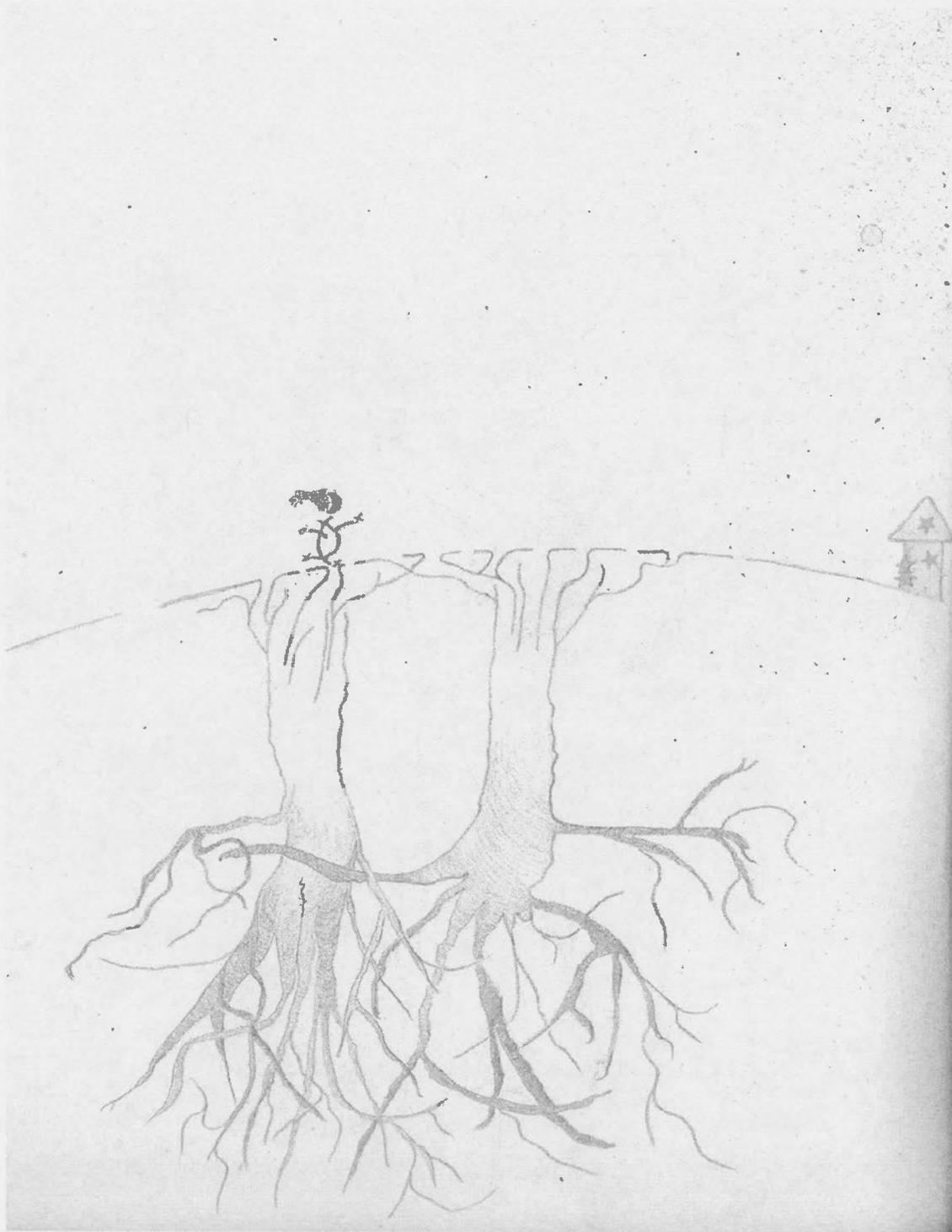




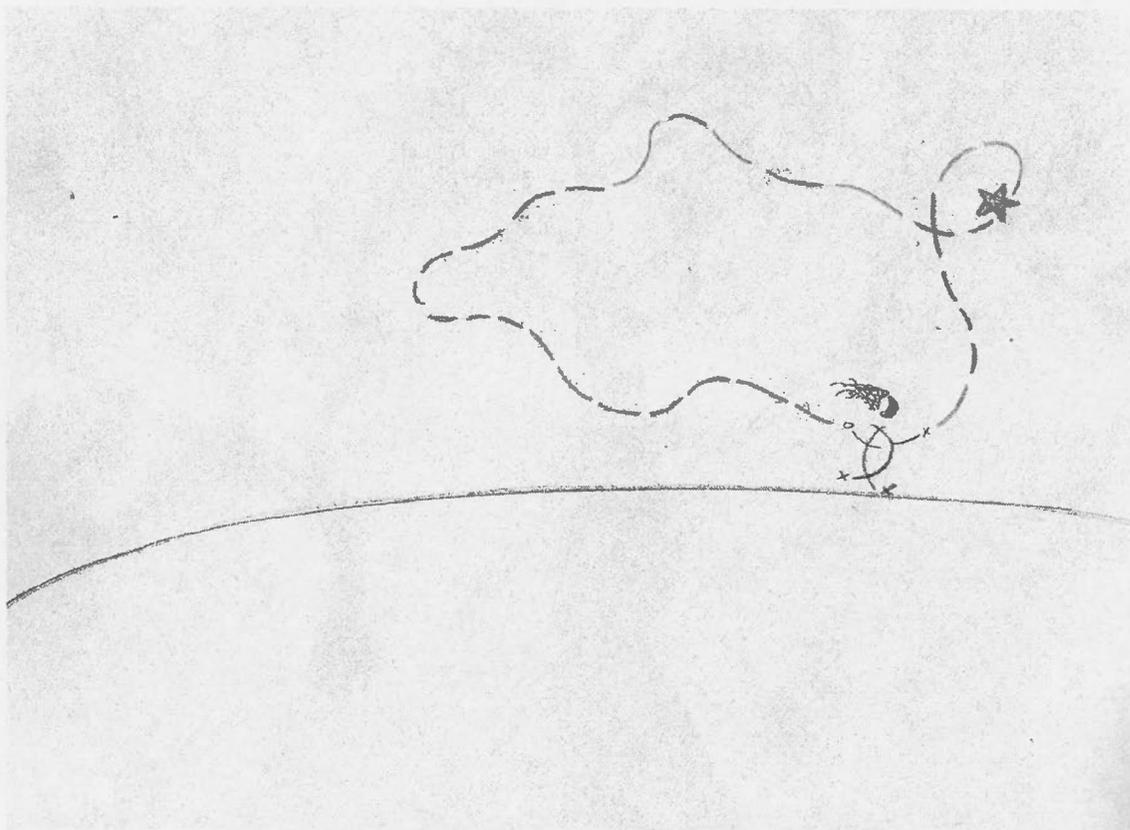




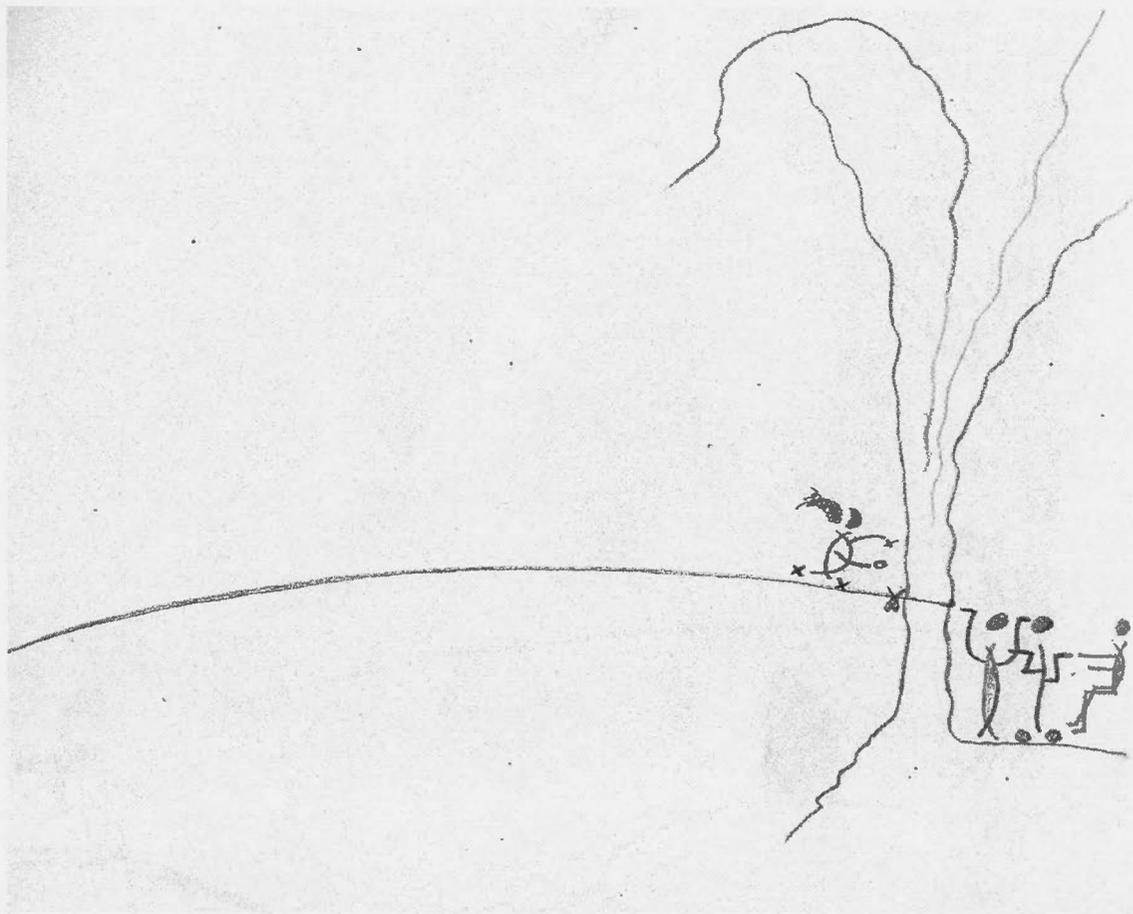


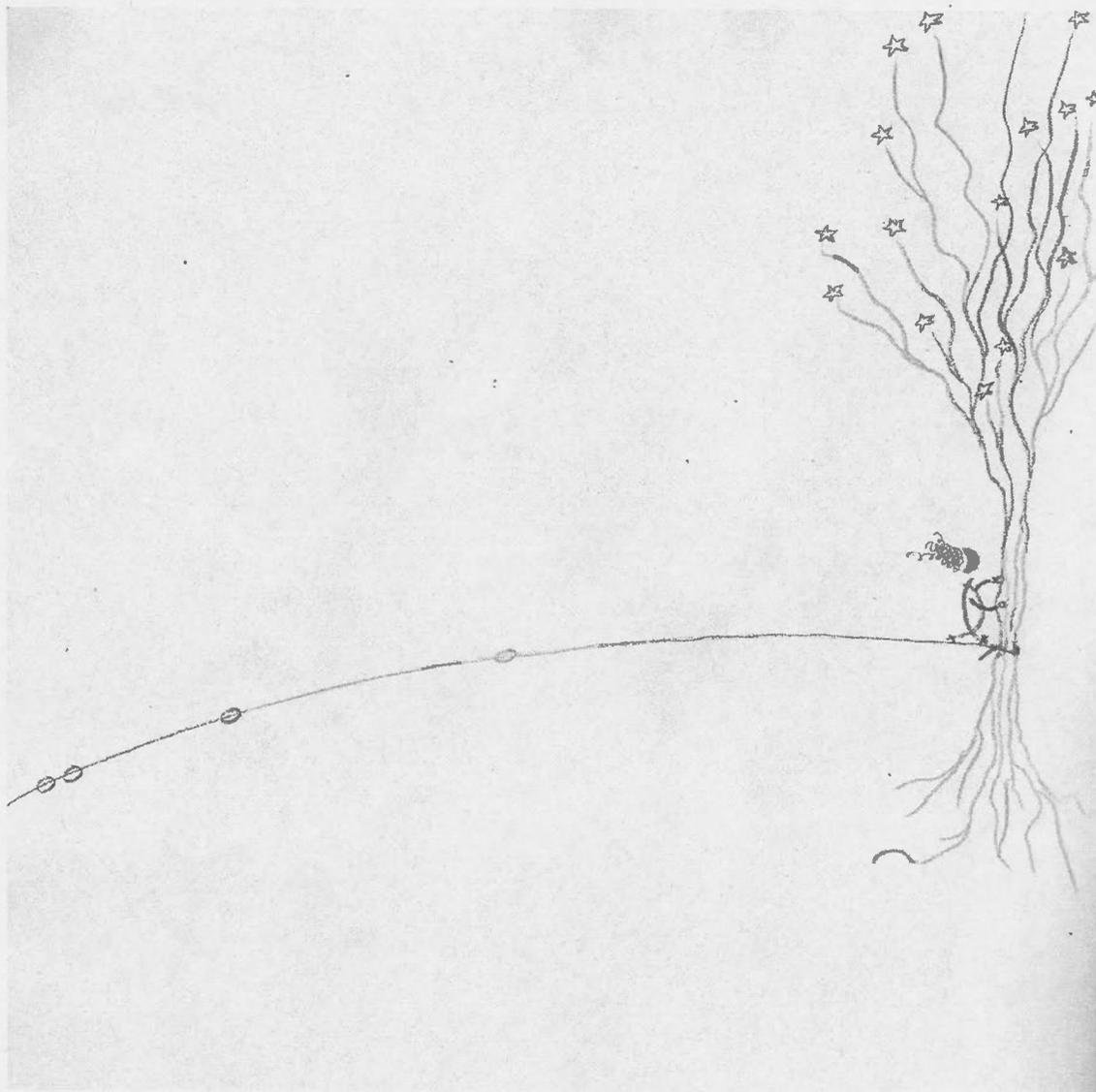












RETOUR

*

« Ma main tremble maintenant, quand elle se pose sur la mappemonde. »³⁰

³⁰ Laure Morali, *op. cit.*, p. 38.

*

Je n'ai la preuve de rien.

Ni de l'arbre sous lequel je me suis assoupie des heures pour pianoter, les sens offerts aux couchers de soleil, ni du grand-père tout noir auprès de qui j'ai pleuré, timidement, au fil des semaines. Ni des bras des vieilles femmes levés au ciel une nuit de pleine lune, ni de cette figure mythique couverte de plumes rouges menaçant le village à grands coups de machette. Ni de cette arête coincée des jours dans ma gorge, ni des incantations qui m'ont levée de terre le temps d'une double guérison.

Ni de ces huit-mille kilomètres de route, ni du phare ouessantin devant lequel j'ai campé le premier trait de ce périple.

*

Un seuil.
Un toit.

*

Même les mots ne peuvent pas attester quoi que ce soit.

Les dessins trompent tous les instants.

J'ai une traversée de continents qui se transforme à force d'être écrite, et une île de trente-trois jours qui se laisse oublier derrière moi.

*

Je n'ai la preuve de rien, ni même d'avoir plié bagage.

*

Ni le divan jaune ni l'océan atlantique ne m'ont quittée.

« Un port d'attache à la dérive, voilà le lieu où on écrit. [...] La chaise est fixe, la table stable. C'est sa tête seule qui aura tremblé, avec les doigts qui courent sur le clavier. »³¹

*

Ces pages restent à ce jour ma première maison, mon premier atelier. C'est d'abord auprès d'elles que je me réfugie.

« Écrire me fait l'effet d'entrer dans une chambre réservée juste pour moi, une chambre toute simple, chaude comme un jour d'été, avec un lit, une table, une fenêtre, quelques livres et ce serait sans doute encore trop. »³²

³¹ Pierre Ouellet, *La vie de mémoire*, Montréal, Noroît, 2002, p. 44.

³² Louise Warren, *Objets du monde. Archives du vivant*, Montréal, VLB, 2005, p. 59.

*

Un verre.
Mes mains.
Mes lèvres.
Une gorgée.

*

J'ai l'impression d'avoir très peu saisi des univers sillonnés. J'ai scruté la solitude, le retrait. J'ai habité mes immensités comme des cocons infinis de silences.

*

J'ai regardé l'horizon et le soleil s'y coucher, des jours et des semaines durant. Je ne les ai jamais touchés.

J'ai décrit les cafés, les fruits, la lumière et la ligne entre l'eau et le ciel. Partout. Comme si j'avais fait le tour du monde pour arriver à fixer les plus communs des points.

« Ce n'étaient pas de grands moments. Plutôt des secondes infimes. Infimes mais infinies. Fugaces mais présentes. Des pépites du temps. Pierres précieuses de la durée. »³³

³³ Alain Médam, *Escales. Une vie est un voyage*, Montréal, Liber, 2013, p. 96.

*

Ce fil rouge que je suis n'est pas celui que j'ai tissé de l'hôpital à ma mappemonde, mais bel et bien celui du récit que j'en fais.

C'est de cela dont je n'arrive pas à décrocher.

*

Je reste là, sous l'emprise du voyage.

*

C'est sans fin – j'ajoute un tiret, une virgule et je gambade.

Mais je me dis que c'est peut-être justement ça, écrire, c'est-à-dire « chercher la quadrature du cercle rien qu'en tournant en rond mais au carré, peut-être au cube et davantage, dans une chambre où on s'est enfermé pour « vivre » de son écriture, dit-on, quand on meurt chaque jour de ne jamais pouvoir y arriver »³⁴.

³⁴ Pierre Ouellet, *op. cit.*, p. 42.

*

Les fleurs.

Les petits bateaux.

Les bicyclettes.

Les cailloux.

Quatre secondes de rayonnement sur le papier.

*

« Maintenant est toujours. »³⁵

³⁵ Bernard Noël, *op. cit.*, p. 37.

*

Je pense à tout ce qui m'attend à Montréal.

Mon ruban souple, ma bicyclette.

Mes livres et mes chansons, mes albums et mes marionnettes.

Ma balançoire et les lanternes au jardin. La cour. Le quartier et les parcs.

Les amis et les bières noires, grand-maman et ses rires.

Un amoureux, des pains à dorer. Tant de cafés à allonger.

*

Écrire encore me ravive. M'ancre au réel.

*

J'accorde un dernier jour d'écriture à ce livre.

Déposer cette idée me procure un soulagement instantané.

*

Je compte les heures, les salutations, les crédits de téléphone et la monnaie qu'il me reste. Je compte les pages qu'il me reste.

*

La mort est celle de l'histoire. C'est ce deuil qu'il me faut surmonter.

*

Je me dépasse maintenant.

Il faut que j'arrive avant ma pensée.

*

Dressé dans mes espaces, mon fil en est un de temps.

*

Je reviens.

Parce que « le plus urgent ne me semble pas de nous replier vers l'écriture, la « tour d'ivoire des poètes », mais d'aller vers un questionnement au ras du sol : quelle vie ? quel monde ? quelle histoire ? quel possible ? »³⁶.

Le monde attend devant la porte d'embarquement.

*

Ma famille m'écrit, le reste est ici.

*

Il faut que je touche à la dernière page.

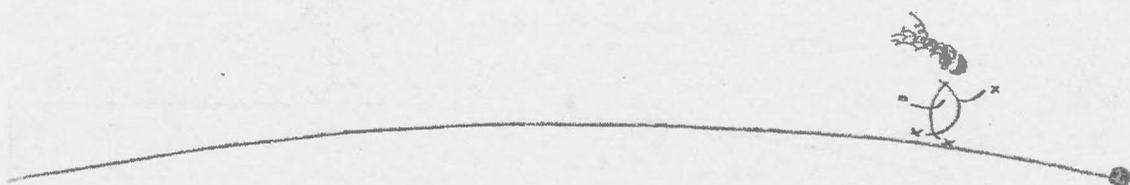
³⁶ Antoine Emaz, *Cambouis*, Paris, Seuil, 2009, p. 91.

*

M'entends-tu vivre sans toi maintenant.

*

C'est fini.



*

« Je cherchais de l'air, voilà toute mon histoire. »³⁷

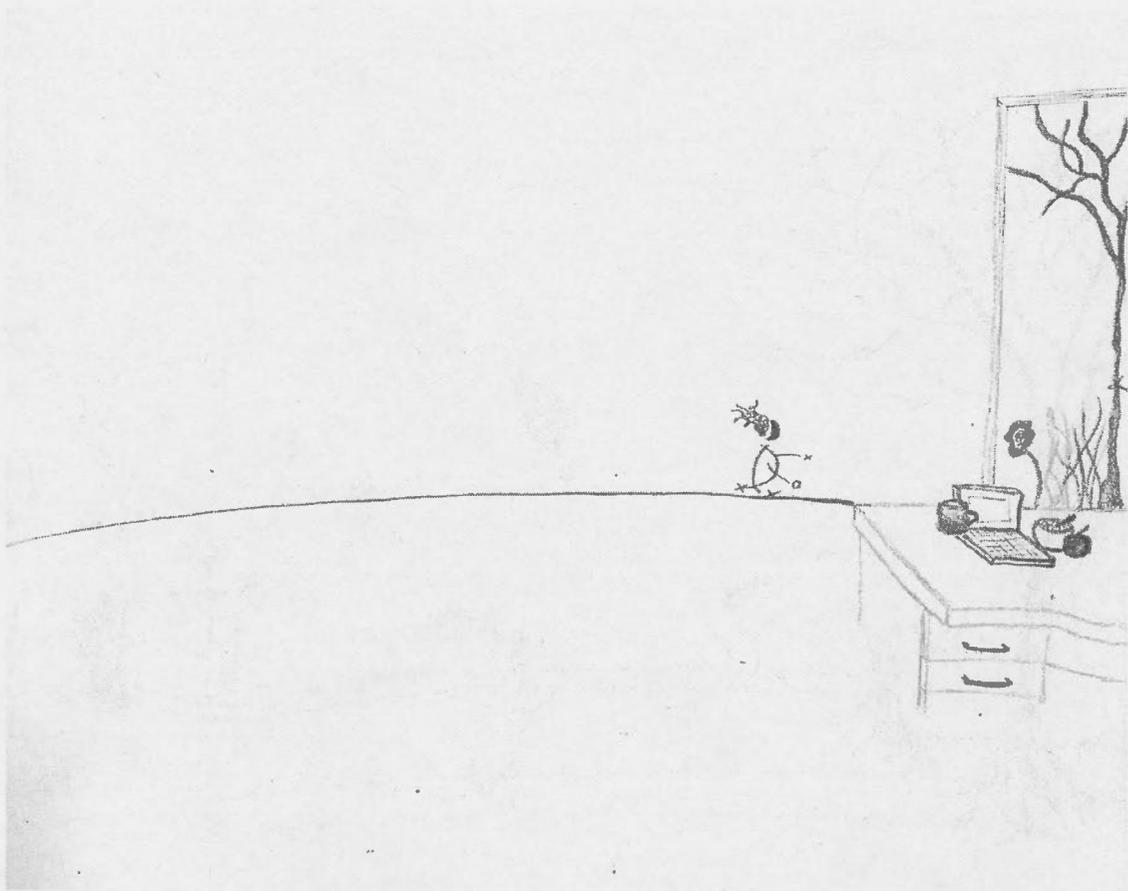
³⁷ Christian Bobin, *Prisonnier au berceau*, Paris, Gallimard, 1995, p. 51.

*

Et la table.

La fenêtre.

L'arbre ne s'est pas déplacé.



BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages cités

Bobin, Chistian. *Un assassin blanc comme neige*. Paris, Éditions Gallimard, coll. « Folio », 2011, 94 p.

——— *Prisonnier au berceau*. Paris, Éditions Gallimard, coll. « Folio », 1995, 110 p.

——— *Souveraineté du vide. Lettres d'or*. Paris, Éditions Gallimard, coll. « Folio », 1995, 104 p.

——— *Une petite robe de fête*. Paris, Éditions Gallimard, coll. « Folio », 1991, 91 p.

Délaçomptée, Jean-Michel. *Petit éloge des amoureux du silence*. Paris, Éditions Gallimard, coll. « Folio », 2011, 134 p.

Dorion, Héléne. *Jours de sable*. Montréal, Leméac, coll. « ici l'ailleurs », 2002, 137 p.

——— *L'étreinte des vents*. Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2009, 136 p.

Emaz, Antoine. *Cambouis*. Paris, Éditions du Seuil, coll. « Déplacements », 2009, 224 p.

Fisset, Émeric. *L'ivresse de la marche. Petit manifeste en faveur du voyage à pied*. Paris, Transboréal, coll. « Petite philosophie du voyage », 2009, 89 p.

Lacarrière, Jacques. *Le pays sous l'écorce*. Paris, Éditions du Seuil, 1980, 192 p.

Le Maître, Anne. *Les bonheurs de l'aquarelle. Petite invitation à la peinture vagabonde*. Paris, Transboréal, coll. « Petite philosophie du voyage », 2009, 89 p.

Manoukian, Patrick. *Le temps du voyage. Petite causerie sur la nonchalance et les vertus de l'étape*. Paris, Transboréal, coll. « Petite philosophie du voyage », 2011, 89 p.

Médam, Escales. *Une vie est un voyage*. Montréal, Éditions Liber, 2013, 107 p.

Morali, Laure. *La route des vents*. Rennes, La Part Commune, 2002, 110 p.

Noël, Bernard. *Le Livre de l'oubli*. Paris, P.O.L éditeur, 2012, 72 p.

Ouellet, Pierre. *La vie de mémoire*. Montréal, Éditions du Noroît, 2002, 101 p.

Ouellette-Michalska, Madeleine. *Imaginaire sans frontières*. Montréal, XYZ Éditeur, coll. « Documents », 2010, 214 p.

Rivard, Yvon. *Personne n'est une île*. Montréal, Les Éditions du Boréal, coll. « Papiers collés », 2006, 253 p.

Valentin, Jean-Pierre. *Le murmure des dunes. Petit éloge du désert et de ceux qui y vivent*. Paris, Transboréal, coll. « Petite philosophie du voyage », 2008, 89 p.

Warren, Louise. *Objets du monde. Archives du vivant*. Montréal, VLB Éditeur, coll. « le soi et l'autre », 2005, 125 p.

——— *Interroger l'intensité*. Montréal, TYPO éditeur, 2009, 187 p.

——— *Apparitions. Inventaire de l'atelier*. Montréal, Nota Bene, coll. « Nouveaux essais Spirale », 2012, 118 p.

Ouvrages consultés

Bachelard, Gaston. *L'intuition de l'instant*. Paris, Le livre de poche, coll. « Biblio Essais », 1994, 154 p.

Barrico, Alessandro. *Océan mer*. Paris, Éditions Gallimard, coll. « Folio », 2002, 283 p.

Bauer, Jutta. *L'ange de grand-père*. Gallimard Jeunesse, 2002, 48 p.

Bouvier, Nicolas et Thierry Vernet. *L'usage du monde*. Paris, Éditions Payot & Rivages, coll. « Petite bibliothèque Payot Voyageurs », 2001, 419 p.

Delvaux, Martine. *Femmes psychiatisées, femmes rebelles. De l'étude de cas à la narration autobiographique*. Le Plessis-Robinson, Institut Synthélabo pour le progrès et la connaissance, coll. « Les empêcheurs de tourner en rond », 1998, 281 p.

Dillard, Annie. *En vivant, en écrivant*. Paris, Christian Bourgois Éditeur, coll. « Bibliothèques 10/18 », 1996, 143 p.

Girard, Jean-Pierre. *Le tremblé du sens. Apostille aux Inventés*. Montréal, Éditions Trait d'union, coll. « Le soi et l'autre », 2003, 150 p.

Le Clézio, J.M.G. *Désert*. Paris, Éditions Gallimard, coll. « Folio », 1980, 439 p.

Laferrière, Dany. *L'art presque perdu de ne rien faire*. Montréal, Les Éditions du Boréal, 2013, 383 p.

Médam, Alain. *La retombée du temps*. Montréal, Éditions du Noroît, 2011, 96 p.

- Meuret, Isabelle. *L'anorexie créatrice*. Paris, Klincksieck, coll. « 50 questions », 2006, 206 p.
- Morali, Laure. *Traversée de l'Amérique dans les yeux d'un papillon*. Montréal, Mémoire d'encrier, 2010, 129 p.
- Petit, Philippe. *Traité du funambulisme*. Paris, Actes Sud, 1997, 157 p.
- Rivard, Yvon. *Le siècle de Jeanne*. Montréal, Les Éditions du Boréal, 2010, 399 p.
- Sagalane, Charles. ²⁹*carnet des indes*. Chicoutimi, La Peuplade, 232 p.
- De Saint-Exupéry, Antoine. *Le Petit Prince*. Paris, Éditions Gallimard, 1946, 93 p.
- Smith Gagnon, Maude. *Un drap. Une place*. Montréal, Les Éditions Triptyque, 2011, 94 p.
- Théoret, France. *Entre raison et déraison*. Montréal, Les Herbes Rouges, 1987, 164 p.
- Turcotte, Élise et Daniel Sylvestre. *Rose, derrière le rideau de la folie*. Montréal, Les éditions de la courte échelle, 2009, 28 p.
- Uguay, Marie. *Journal*. Montréal, Les Éditions du Boréal, 2005, 332 p.
- Verreault, Mélissa. *Voyage léger*. Chicoutimi, La Peuplade, 2011, 219 p.
- Zentner, Jorge et Bernard Olivié. *Caravane*. Paris, Fremok, Coll. « Soprano », 2003, 168 p.